

# Un souvenir de la Pierre-aux-Fées : suite

Autor(en): **Mussard, Jeanne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 33

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178900>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Figurez-vous un bataillon armé de ce fusil et ayant l'air de jouer *Djouga Dzanetta* en faisant l'exercice à feu.

Après le fusil à charges multiples, nous aurons le fusil à crak, et il n'y aura plus rien à désirer.

\* \*

### Un souvenir de la Pierre-aux-Fées,

PAR JEANNE MUSSARD.

#### VIII.

— Depuis quand, demanda-t-il à sa nourrice, depuis quand ton fils trouve-t-il son sort si malheureux ?

— Ah ! maître, il ne se plaint pas.

— Non, mais il m'offre de l'argent pour se racheter.

— Il me semble que c'est juste, balbutia la vieille Jeanie.

— Pas du tout. Mario m'est utile et m'appartient de par la loi ; je le garde.

— Il vous a sauvé l'an dernier, quand le courant de la rivière vous emportait. Je vous en prie, ne lui refusez pas la grâce qu'il vous demande.

— En m'arrachant au danger, il n'a fait que son devoir, répondit Georges avec humeur. Crois-moi, nourrice, ne parlons plus de cette affaire. En y réfléchissant bien, je trouve ton fils d'une ingratitude révoltante.

La mulâtresse se tut, de grosses larmes roulaient le long de ses joues ; mais Georges Lesbury, qu'elle avait soigné dès sa plus tendre enfance, qu'elle entourait encore de l'inquiète sollicitude d'une mère, Georges ne la regardait pas.

D'ailleurs, l'eût-il vue pleurer, qu'il ne lui eût point accordé la liberté de Mario et de sa femme ; cela par pur égoïsme, pour ne pas les voir quitter l'habitation où ils étaient nés et où il avait l'habitude de les rencontrer tous les jours.

Dans l'espoir de justifier son refus à ses propres yeux, Georges répétait mentalement les sophismes qui ont cours parmi les planteurs du Sud :

« Que manque-t-il à mes esclaves ? Ne sont-ils pas plus heureux que la plupart des laboureurs en France et en Angleterre, où une mauvaise saison plonge des multitudes de familles dans une misère affreuse ?

» Ils veulent leur affranchissement. ... Quelle folie ! ... La liberté impose de lourdes charges morales que les hommes de couleur ne sauraient remplir d'ignement. Qu'ils restent donc sous l'intelligente tutelle de notre race qui les nourrit, les protège et les civilise lentement, comme il est bon de le faire. Je ne tremperai pas dans leurs projets d'émancipation, qui n'auraient pour résultat que la ruine du pays. »

Et le créole, résolu à soutenir la cause des planteurs américains, ferma les yeux et se rendormit profondément.

La nourrice de Georges, comprenant qu'il ne lui restait aucun moyen de libérer son fils, pleurait silencieusement en continuant à agiter un éventail de plumes, afin que son maître respirât plus librement pendant son sommeil.

Elle regrettait, la malheureuse mère, que Georges Lesbury ne fût point un de ces blancs injustes et cruels qui maltraitent assez les esclaves pour justifier leur fuite. Mario et sa femme auraient pu jouer leur vie en essayant de passer dans les Etats du Nord où tout homme est reconnu libre, mais le créole ne s'était jamais rendu coupable de ces crimes tolérés qui souillent encore aujourd'hui le drapeau américain ; aucun instrument de torture n'était entré dans l'habitation. Son jeu était doux, comparativement à celui des planteurs d'alentour, seulement il refusait aux hommes de couleur une intelligence égale à celle de la race blanche, et ne pouvait admettre que cette différence provint uniquement de leur éducation.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, madame, fit Marceline en s'interrompant, que toutes ces choses, je les devinais, grâce au pouvoir merveilleux de ma compagne, grâce à sa baguette magique qui me permettait de lire dans les cœurs comme dans un livre ouvert. Cette observation faite, je reprends mon récit :

« — Allons, me dit la fée, quand Georges fut complètement en

dormi, viens, je vais presser les heures et te faire assister au désespoir de Mario. Tu verras si le sentiment de la dignité personnelle est le privilège exclusif des blancs. »

Je fus alors transportée dans le modeste logement du jeune ménage qu'une lampe fumeuse éclairait.

Mario et Pepita venaient d'apprendre de la mulâtresse que le maître ne voulait à aucun prix leur rendre la liberté ; aussi formaient-ils à eux trois un groupe désolé.

Mario, que je reconnus tout de suite, était d'une beauté remarquable. Sa couleur seule indiquait sa race ; les lignes régulières de ses traits, l'ovale de son visage, appartenaient au type européen.

Aucune parole de haine ne s'échappait de sa bouche, mais ses poings crispés, ses narines dilatées, la sombre expression de ses yeux peignaient le déchirement de son âme, trop fière pour supporter un joug si léger qu'il fût.

Pepita, aussi triste mais plus résignée, cherchait à calmer son mari qui la repoussait doucement et répondait à ses bonnes paroles et à ses caresses par ces mots :

— Ne vois-tu pas que c'est moins pour nous que je souffre que pour notre enfant... Tiens, il faut que je l'avoue..... je voudrais qu'il mourût en venant au monde.

— Ne dis pas cela, Mario, s'écria la jeune femme ; je l'aime moi, ce petit être, et je ne veux pas que tu lui portes malheur.

— Est-ce un malheur de mourir quand on peut être vendu ou roué de coups ?

— Mario, notre maître est bon ! reprit Pepita. Jamais les larmes du fouet n'ont ensanglanté nos épaules ; nous savons lire, écrire, compter....

— Mais nous sommes esclaves ! interrompit le métis, et si demain le maître venait à mourir, ses héritiers pourraient nous vendre et nous séparer, selon leur caprice.

Cette pensée fit courir le frisson dans les veines de la jeune femme qui se rapprocha de Mario et noua ses bras à son cou en murmurant :

— Jamais !

— Tu crois cela ? Demande à ma mère.

La mulâtresse, relevant son front tout sillonné de rides, fit un signe de tête affirmatif et retomba dans un muet désespoir.

— Écoute, dit Pepita, je connais un poison infailible, si jamais on veut nous séparer, nous en ferons usage.

— Mario ne répondit pas, mais enlaçant sa jeune femme de ses bras musculeux, il la tint longtemps étroitement embrassée sur sa large poitrine toute palpitante d'émotion.

Marceline, suffoquée par ce souvenir, suspendit un instant son récit.

— Cette scène m'impressionna vivement, reprit-elle après quelques minutes de silence. Si l'orgueilleuse dureté de la baronne m'avait déchiré le cœur, je ne fus pas moins atristée par l'égoïsme de Georges, et j'eusse payé de dix ans de ma vie le pouvoir de le fléchir ; mais la généreuse pensée de revenir sur sa parole ne lui vint pas, le préjugé américain prévalut dans son esprit, il pensa même accomplir un devoir social en n'accordant pas l'affranchissement de ses deux meilleurs esclaves.

— Réponds, me dit tout bas la fée ; penses-tu que Georges ait eu raison de ne pas reconnaître à cet homme de couleur assez d'intelligence pour savoir se conduire ? Celui qui gémit sous une chaîne à peine sensible, celui qui place la dignité morale au-dessus du bien-être matériel n'est-il pas mûr pour la liberté ?

J'inclinai la tête sans parler.

— Du reste, ajouta ma resplendissante compagne, les événements te prouveront mieux que mes discours combien tu as été coupable et combien il est juste que tu expies tes torts dans une position inférieure à celle dont tu n'as pas su faire un bon usage.

Et, grâce à la baguette de la fée, le miracle des tableaux mouvants se renouvela d'une façon si prodigieuse, que bientôt je pus voir à la fois ce qui se passait en Amérique et en Europe.

(La suite prochainement).

L. MONNET ; — S. CUÉNOUD.